

—Bon; mais n'oublions pas une chose indispensable...

—Laquelle ?

—Une fois Mlle Berthe dans le pavillon, nous ne pourrons la laisser seule, et, malgré toute ma bonne volonté, je ne puis me constituer garde-malade...

—J'ai pensé à cela... Ma servante est une brave fille absolument dévouée : elle nous accompagnera là-bas, se chargera de tout préparer et donnera ses soins à Berthe... Pendant son absence je prendrai une femme de ménage...

—A merveille. Quand partons-nous ?

—Tout de suite, car je ne puis me dispenser d'aller ce matin faire mon service à l'hospice de Charenton... Vous reviendrez m'attendre ici...

La domestique d'Etienne était allée chercher une voiture.

On y plaça le paquet de linge ; les deux hommes y montèrent avec Françoise et le cocher reçut l'ordre de les arrêter au coin de la rue de l'Université et de la rue Bac.

—Nous ferons par prudence le reste à pied... dit Etienne à René.

Trente-cinq minutes plus tard ils descendaient de voiture, et le cocher payé largement s'éloignait dans la direction des quais.

Le docteur connaissait le petit hôtel appartenant au duc de la Tour-Vaudieu.

Il l'avait visité un jour en compagnie de Henri. Il n'eut donc point à chercher et, choisissant une des clefs du trousseau, il ouvrit la petite porte cochère.

—Mais c'est superbe ! dit René en admirant le jardin planté de grands arbres dont les feuillages rougissaient et jaunissaient déjà. Mlle Berthe sera ici comme une princesse !...

—Oui... pourvu qu'elle vive... murmura le jeune médecin avec mélancolie

XXVII

Nos lecteurs ont vu George de la Tour-Vaudieu s'introduire la nuit dans le pavillon pour gagner le passage secret conduisant à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Ils savent qu'un perron de quelques marches donnait accès dans le vestibule.

Etienne introduisit René et Françoise.

Celle-ci s'empressa d'ouvrir toutes les fenêtres pour chasser de chaque pièce l'odeur de renfermé.

Il faisait un temps superbe, quoique un peu lourd.

Le soleil se levait dans un ciel pur, et ses rayons très chauds, dorait les cimes des vieux tilleuls et des marronniers séculaires.

Des myriades d'oiseaux pepiaient joyeusement dans le feuillage et sur le sable des allées.

Il me semble que tout cela est de bon augure pensait René Moulin.

Le pavillon se composait, outre le sous-sol, d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Au rez-de-chaussée se trouvaient le vestibule, deux salons, une chambre à coucher, une salle à manger et une office.

Au premier étage trois chambres à coucher munies de leurs cabinets de toilette, une bibliothèque, un boudoir et une salle de bain...

Cet intérieur, décoré et meublé dans le style du dix-huitième siècle, était admirablement entretenu.

On visita toutes les pièces.

—Nous placerons Berthe dans la chambre à coucher du rez-de-chaussée, dit Etienne après examen ; quand elle pourra marcher un peu il lui sera plus facile d'aller au jardin, n'ayant à descendre que les quelques marches du perron.

Et il enjoignit à Françoise de préparer la chambre.

—Monsieur le docteur, demanda la servante, où faudra-t-il me loger ?

—Cela dépendra de l'état de notre malade, répondit le jeune homme ; si cet état nécessitait votre présence continuelle à son chevet, vous vous feriez un lit sur ce canapé...

Dans le cas contraire vous prendrez une des chambres du premier étage...

—Bien, monsieur le docteur.

—Maintenant, ma fille, ajouta le neveu de Pierre Lorient, je vais vous adresser une recom-

mandation de la plus haute importance, qu'il faudra suivre religieusement...

—Ah ! monsieur le docteur, vous pouvez y compter...

—Quand vous sortirez dans le quartier pour acheter vos provisions, il est possible qu'on vous questionne...

—C'est même certain... interrompit Françoise, le monde est si curieux,

—Vous répondrez du ton le plus naturel que vous êtes au service d'une vieille dame très malade arrivant de province...

—Oui, monsieur le docteur...

—Et n'oubliez pas que personne au monde, sauf M. René Moulin et moi, ne doit, sous un prétexte quelconque, pénétrer dans le pavillon ni même dans le jardin. Voilà votre consigne.

—Je la garderai comme un soldat...

—Je le sais et j'y compte. Maintenant mettez tout en ordre, et attendez-nous.

Etienne et le mécanicien quittèrent le petit hôtel.

Nous avons laissé Théfer espionnant le nouvel inspecteur de la sûreté, Plantade, pour connaître sa demeure, et nourrissant à son égard des intentions fort peu bienveillantes.

Quoiqu'il fût absolument sûr d'avoir bien pris ses précautions, les faits qui venaient de se produire étaient de nature à lui causer de vives inquiétudes et même une certaine épouvante.

La perspicacité merveilleuse de Plantade était incontestablement dangereuse.

L'agent secret, ayant trouvé moyen de découvrir l'endroit où le fiacre numéro 13 s'était arrêté sur le plateau de la Capsulerie, ne parviendrait-il pas à savoir quels hommes avaient agi, et quel but les faisait agir ?

Une telle supposition n'offrait, en somme, rien d'inadmissible, quoique sa réalisation semblât fort improbable.

Bref, Plantade faisait peur à Théfer...

En conséquence ce dernier comptait bien surveiller tous ses mouvements ; au besoin lui barrer le chemin et, s'il le fallait absolument, supprimer le péril en supprimant l'homme.

Il se souvenait des paroles de Claudia Varni, paroles dont voici le sens, sinon le texte exact :

—Vous êtes pris dans un engrenage où vous serez broyé si vous ne le brisez pas !...

Aussi comptait-il bien le briser.

Était-il opportun de prévenir le duc de la Tour-Vaudieu et mistress Dick Thorn de ce qui se passait ?

Théfer se posa cette question et la résolut négativement.

A quoi bon se presser ? Il serait toujours temps de mettre les deux complices sur leurs gardes.

Ses fonctions nouvelles d'inspecteur des garnis lui laissaient la libre disposition de tout son temps pour épier Plantade et chercher Jean-Jeudi, les deux êtres de Damoclès suspendus, l'un sur sa tête, l'autre sur celle du sénateur et de Claudia.

Il employa sa soirée à parcourir divers endroits suspects où il espérait, sinon trouver le voleur émérite, du moins obtenir sur lui et sur ses habitudes des détails précis qui pourraient le guider.

Espoir déçu. Le policier rentra bredouille dans son logis de la rue du Pont-Louis-Philippe.

Peut-être, pensait-il, Jean-Jeudi, riche des cent mille francs-volés, avait-il passé la frontière...

Si cela était, rien à craindre de lui, du moins pour le moment.

Mais comment le savoir ?...

Théfer regretta très amèrement sa position perdue.

Quand il était inspecteur de la sûreté il pouvait correspondre avec les principaux agents des grandes villes de l'étranger et leur demander des renseignements.

Désormais, à quel titre s'adresserait-il à eux ? Il n'y fallait plus songer.

Il s'endormit cependant et fut obsédé par un cauchemar qui, pour peser lourdement sur sa poitrine, prenait la forme de Plantade.

Debout dès neuf heures du matin il se grima avec son talent habituel, se donna la mine et l'allure d'un bon bourgeois dont il revêtit aussi le costume, et prit le chemin de la rue Git-le-Cœur.

En face de la maison où demeurait l'agent qui venait de le remplacer dans son emploi se trouvait une crémérie.

Théfer y entra et se fit servir à déjeuner, en ayant soin de se placer près de la fenêtre et d'écartier un peu le rideau de mousseline jaunie qui masquait les vitres.

De cette manière il pouvait surveiller la porte du nouvel inspecteur.

Laissons-le en observation et pénétrons dans le logis de l'homme qui ne se doutait guère de la haineuse surveillance dont il était l'objet.

Plantade était célibataire et vivait de façon plus que modeste.

Il occupait, au troisième étage, sur le derrière, un petit logement composé de deux pièces.

La première, s'ouvrant immédiatement sur le carré sans la moindre trace d'antichambre, lui servait de salle à manger...

La seconde était à la fois sa chambre à coucher, son salon et son cabinet de travail.

Rien de plus modeste que le mobilier de cet humble logis où brillait une propreté toute flamande.

Un lit de fer ; une table recouverte d'un tapis vert fané ; une bibliothèque de bois peint en noir ; un vieux fauteuil ; une toilette et quatre chaises composaient ce mobilier.

La bibliothèque était garnie de livres de droit, d'ouvrages de procédure, et d'une collection très complète d'annales judiciaires, de crimes célèbres et de mémoires relatifs à la police.

Des papiers symétriquement classés et soigneusement numérotés couvraient la table devant laquelle Plantade, assis dans le vieux fauteuil, travaillait.

La chemise du dossier dont il s'occupait en ce moment portait ces quelques mots, tracés d'une écriture fine et correcte :

"Affaire du fiacre numéro 13."

Ce dossier se composait de pièces assez nombreuses.

Il relisait chacune de ces pièces et prenait des notes.

—Non, murmura-t-il tout à coup presque à haute voix, en martelant ses phrases et les coupant par de petits temps d'arrêt, je n'ai pas fait fausse route, tout me le dit, tout me le prouve...

"Les deux hommes qui ont volé le fiacre et enlevé la femme, jeune ou vieille, n'agissaient point pour leur propre compte..."

"Ils ont été certainement les complices de celui ou de ceux qui voulaient tenir cette femme en leur pouvoir."

"Quel mobile attribuer au rapt ?

"Si la femme était jeune, ce peut être l'amour."

"Si elle était vieille, c'est à coup sûr l'intérêt ou la haine..."

"L'incendie de la maison devant laquelle le fiacre a fait halte ne se peut mettre sur le compte du hasard..."

"Il avait pour but de faire disparaître les traces du crime commis, viol ou meurtre..."

"Mais on s'échappe parfois d'une maison en feu..."

"La jeune femme relevée mourante dans une carrière peut fort bien être la victime de cette tentative d'assassinat..."

"Le problème à résoudre est là..."

"Que dois-je faire ?

"Savoir avant tout qui habitait cette maison du plateau de la Capsulerie ; suivre la piste du propriétaire ou du locataire et celle des malfaiteurs subalternes employés par lui ; reconstituer enfin l'identité de la pauvre créature transportée sans connaissance à l'hôpital..."

"Quel hôpital ?

"Le procès-verbal du commissaire de police ne le dit pas, mais ce sera facile à savoir..."

"La plainte déposée par le cocher Lorient, à propos d'une misérable somme de cinq cents francs volée dans son fiacre, me conduit droit à un drame sanglant, entouré de ténèbres, où je porterai la lumière et qui se déroulera sur les bancs de la cour d'assises."

"C'est ma première affaire... Il faut qu'elle me fasse honneur..."

XXVIII

Après ce monologue haché et vingt fois interrompu, Plantade ferma le dossier du fiacre numéro 13, passa dans la pièce qui lui servait de salle à manger, plaça sur un guéridon un pain,